

DU DÉPOTOIR À L'ENFER

DENIS MARCHAND

Vêtus d'oripeaux, maigres et crasseux, des dizaines d'enfants fouillent l'amoncellement de déchets au coeur de l'immense dépotoir municipal de Cebu, situé au centre de l'archipel philippin. De leurs mains nues ou à l'aide de piches artisanales, ils ramassent tout ce qui semble monnayable ou utilisable.

Chaque jour, ils abattent leur besogne en compagnie de leurs parents. Ils sont chez eux. Leur milieu de vie, c'est le dépotoir d'Inayawan. C'est là qu'ils dorment, mangent, s'amuse et, plus important encore, travaillent.

Cette vie aux allures infernales, qui en ferait frémir plus d'un, est pourtant le lot d'un nombre élevé de petits paysans qui, délaissant la misère des campagnes, convergent vers les villes, nourris par l'espoir d'y trouver un travail décent et un revenu suffisant. Mais les places en usine sont rares et les perspectives d'emploi peu reluisantes pour qui ne possède pas de compétences particulières.

C'est pour ne pas crever de faim que ces

familles en viennent à fouiller dans les ordures du dépotoir, pour y trouver quelque objet susceptible d'être revendu. Plutôt que de récolter les produits de la terre qu'ils connaissent bien, ils vivent d'incertitude en récoltant les rejets de la société de consommation.

Pièces de métal, ferraille, verre, plastique, papier, textiles, os d'animaux, restes d'aliments représentent le seul espoir de survie de ces familles baptisées «scavengers», du nom des oiseaux charognards qui se nourrissent de cadavres. La fumée, les odeurs pestilentielles, la vermine qui grouille partout autour d'eux, les microbes qui saturer l'air ne les préoccupent pas outre mesure, pas plus les enfants que les adultes. Le dépotoir est leur résidence.

Parmi les montagnes d'immondices, un emplacement a été réservé aux résidences de fortune de ces «travailleurs». Construite le plus souvent de bouts de bois, de carton ou de tôle, chaque maison peut à peine contenir plus de quatre personnes, alors que les familles en comptent en moyenne sept.

Si la chance leur sourit le moins, les

«scavengers» pourront manger des restes de viande, de fruits ou de légumes récupérés à même la pile d'ordures ménagères. Autrement, ils se contentent de poissons séchés accompagnés d'un peu de maïs. Cette mauvaise alimentation, caractérisée par une déficience en vitamines et en protéines, cause évidemment d'importants problèmes de santé parmi la population du dépotoir.

Pour éviter les chicanes et les querelles intestines qui pourraient empoisonner leur milieu de travail, les «scavengers» se sont donnés un code strict. Le travail se fait sur une base personnelle ou familiale et des ententes tacites déterminent l'aire de fouille de chaque foyer.

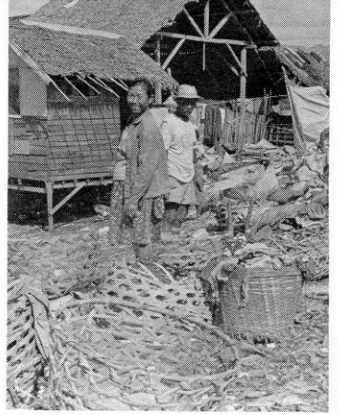
Il arrive souvent que les hommes travaillent plus de seize heures par jour pour gagner en bout de peine une poignée de pesos. Le travail se poursuit tard dans la nuit, à la lueur des lampes au kérosène qu'allument hommes et enfants de dix ans et plus.

L'arrivée d'un camion d'ordures déclenche immanquablement une agitation fébrile. Certains s'agrippent au véhicule pendant que d'autres s'empressent d'encercler l'éventuel point de chute de la cargaison dans l'espoir d'y trouver quelque fortune.

«Hélas, les perspectives d'avenir de ces gens sont sombres, affirme Estella Astilla, professeur à l'Université San Carlos de Cebu, qui a effectué une recherche sur ces populations marginales, grâce à des fonds du CRDI. Le gouvernement n'a jamais vraiment démontré un intérêt pour le recyclage des matières premières et encore moins la volonté de réglementer ce domaine», dit-elle.

La quasi-totalité des enfants du dépotoir abandonnent leurs études avant la fin du primaire pour fouiller les monceaux de déchets aux côtés de leur père et des aînés de la famille. En vieillissant, il n'est pas rare qu'ils deviennent membres de bandes de tueurs à gage, quand ils ne tombent pas entre les griffes de souteneurs qui les amènent à Manille dans les zones touristiques ou près des bases militaires américaines pour les livrer à la prostitution. Plusieurs enfants sont ainsi régulièrement recrutés ou enlevés, et certains aboutissent dans des pays étrangers, dépourvus de connaissances, d'argent et de moyens de défense, esclaves d'un réseau de prostitution ou de main-d'œuvre infantile. Ils ont quitté le dépotoir pour entrer dans un monde plus infernal encore. ■

Denis Marchand est un journaliste pigiste canadien qui a visité l'Asie dans le cadre d'un projet de la Fédération professionnelle des journalistes du Québec financé par l'Agence canadienne de développement international.



Photos : Denis Marchand



Vivre dans un dépotoir au milieu des rejets de la société de consommation ou s'adonner à la prostitution dans les rues de Manille. Est-ce un choix?